

Et si le cinéma perdait la mémoire

Robert Daudelin

Number 155, December 2011, January 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daudelin, R. (2011). Et si le cinéma perdait la mémoire. *24 images*, (155), 38–39.

LE SYNDROME DU NUMÉRIQUE

ET SI LE CINÉMA PERDAIT LA MÉMOIRE

par Robert Daudelin

PAR UNE SORTE DE FATALITÉ NATURELLE, UN COLLOQUE EST TOUJOURS CONSTITUÉ DE TEMPS FORTS et de moments d'ennui... Le récent colloque international organisé conjointement par la Cinémathèque française et le Centre national du cinéma et de l'image animée, qui s'est tenu les 13 et 14 octobre 2011, n'échappait pas à la coutume : communications officielles de grands commis vantant les réalisations de leurs institutions alternaient avec les interventions souvent passionnées (toujours passionnantes) des techniciens pour qui le cinéma et son avenir immédiat sont l'objet de préoccupations et de réflexions essentielles. Mais quelles que soient nos réserves, l'affluence du public qui remplissait la salle Henri Langlois, comme la qualité de plusieurs communications, ont fait de ce colloque un événement qui, comme l'ont souhaité ses organisateurs, devrait connaître une suite, voire une reprise annuelle¹.

Initialement intitulé « Cinéma numérique : quel avenir pour les cinémathèques ? » l'ambitieux colloque préparé de longue date par Laurent Mannoni, directeur scientifique du patrimoine et du Conservatoire des techniques cinématographiques à la Cinémathèque française, est devenu *in extremis* « Révolution numérique : et si le cinéma perdait la mémoire ». Ce nouvel intitulé marquait assurément la volonté des organisateurs d'élargir un débat dont l'urgence n'échappe à personne ; il en perdait néanmoins de son acuité, la cible originelle se voyant en quelque sorte noyée dans un paysage aussi vaste que difficile à cerner. Le texte de présentation, aussi bien que l'intervention (« De

l'argentique au numérique ») de Laurent Mannoni en ouverture du colloque, réaffirmait pourtant le projet initial : « faire le point sur la situation actuelle (techniques en jeu et leur évolution, vie d'un film aujourd'hui, préconisations sur la restauration et la conservation des données) et sur la politique à mener pour que les cinémathèques du futur ne deviennent pas de simples multiplexes culturels dont les programmes codés seraient entièrement sous le contrôle d'un nouveau *Big Brother* ». Il n'en reste pas moins que nombreuses ont été les communications – sans parler de la table ronde de clôture – qui nous ont paru avoir assez allégrement oublié le projet de départ.

Et pourtant les bonnes questions étaient posées dès les discours d'ouverture : Costa-Gavras se demandant si nous n'étions pas en train de « perdre la mémoire du cinéma » ; Éric Garandeau, président du Centre national de la cinématographie (CNC), célébrant le « désir du passé » et la nécessité de « numériser pour montrer », mais aussi de *kinescoper* pour conserver ; Serge Toubiana, directeur de la Cinémathèque française, insistant sur la coupure que constitue désormais pour le cinéma et son histoire la « dématérialisation de son support ». Et Laurent Mannoni, cheville ouvrière du colloque, enchaînant avec une brillante présentation qui privilégiait, souvent avec humour, l'approche historique, insistant sur l'expérience de la projection en salle et nous laissant avec deux questions lourdes : « Qu'adviendra-t-il aux cinémathèques le jour où il n'y aura plus de fabricants de projecteurs 35 mm ? » et « Quel sera le public des cinémathèques en 2013 ? » questions qui devraient sagement hanter les archivistes du film et les directeurs de cinémathèques.

Plusieurs intervenants n'ont pas manqué de saisir la balle au bond, et le plaidoyer pour la salle de cinéma est rapidement devenu le leitmotiv de ces journées. Car, si le numérique sort le cinéma de la salle, comme l'ont souligné de nombreux participants, la salle n'en définit pas moins le « lieu de référence », comme le rappelait l'économiste Olivier Bomsel, une fois admis qu'il nous faudrait bien « assimiler les techniques nouvelles ». Les projections en salle ont même été un des sujets vedettes des débats, aussi bien dans les communications des spécialistes que dans les nombreuses interventions de l'auditoire.



Metropolis (1927) de Fritz Lang, récemment restauré et diffusé en version numérique.

NUMÉRIQUE À TOUT PRIX...

Alors que certains pays – la Norvège notamment – ont d'ores et déjà un parc de salles entièrement numérisées, la conversion au numérique s'accélère sur toute la planète : le nombre d'écrans désormais voués à la projection numérique au cinéma Quartier latin de Montréal en est un bon exemple. En France, plus de 50 % des salles (dont celles du réseau MK2) sont maintenant équipées en numérique et, si certaines conservent encore un équipement de projection 35 mm, 900 salles ne l'utilisent plus. À ce rythme ce type de projections aura disparu des écrans français en décembre 2012. En France, comme dans plusieurs autres pays, l'arrivée massive de films en relief (3D) – *Avatar* leur ayant servi de locomotive – a accéléré le phénomène. (L'installation d'écrans argentés constitue fréquemment une « amélioration » simultanée... et désastreuse).

Dénoncée par plusieurs comme une nouvelle forme de l'impérialisme américain dans le champ du cinéma, l'arrivée dans les salles de la projection numérique est encouragée (aidée financièrement) en France, comme dans plusieurs autres pays, par l'État. Tous les exploitants voulant profiter de cette manne tombée du ciel, les installateurs sont débordés et les équipements, sophistiqués et très coûteux, sont livrés à la hâte, sans tests appropriés et sans formation du personnel de projection². Devant un tel déferlement, une question urgente se pose : comment maintenir les critères de qualité des projections en salles ? La réponse n'est pas évidente, d'autant plus que, de l'avis unanime des techniciens participant au colloque, le choix du 2K comme standard de projection numérique est une erreur, seul le 4K étant susceptible de proposer une image comparable à celle du support argentique projeté en 35 mm. Dans l'immédiat, d'Olivier Assayas à Jean-Pierre Beauviala en passant par de nombreux témoignages anonymes de l'assemblée, la projection en salle, en région parisienne, ne fait que régresser... Ainsi Beauviala insiste pour qu'on définisse rapidement des normes de projection qui fassent barrage à une image numérique sans vie : « Nous n'allons pas nous asseoir dans une salle de cinéma pour voir une image de télévision ! »

Projecteurs 2K non calibrés, écrans argentés, standards techniques laissés au bon vouloir des exploitants : le nouveau paysage de la projection en salle n'est pas très réjouissant.

MAIS IL FAUT AUSSI CONSERVER...

Célébré un peu naïvement par certains archivistes du film comme un « miracle », le numérique, s'il est effectivement un outil formidable de restauration qui facilite l'accès aux œuvres (par le DVD et le Blu-Ray notamment), ne règle en aucune façon la question impérieuse de la conservation, et d'abord et avant tout, de la conservation des films désormais produits (tournés, montés, projetés) en numérique. La conclusion unanime des techniciens qui sont intervenus, du représentant de Kodak au directeur de la fabrication aux laboratoires Éclair, c'est que, la durée de vie moyenne du support numérique étant de cinq ans, la migration est obligatoire ! Le retour sur pellicule constitue « la solution la plus fiable et économique, la plus maîtrisable aussi », selon le directeur du Patrimoine cinématographique au CNC. Sans parler de l'obsolescence rapide des appareils de lecture, autre cauchemar pour quiconque se préoccupe de la conservation des œuvres. Kevin Brownlow, célèbre restaurateur du *Napoléon* d'Abel Gance, nous rappelant cette longue aventure qui a occupé une partie importante de sa vie, n'est pas sans susciter une certaine nostalgie en ces temps de questionnement et d'inquiétudes bien légitimes.

Jean-Pierre Beauviala, le toujours inspiré créateur de l'Aaton, caméra de Serge Giguère et de plusieurs autres cinéastes québécois, amoureux inconditionnel du grain vivant de l'argentique, prêche pour la conservation de type classique sur trois pellicules 35 mm noir et blanc et une bande son limitée à deux pistes de manière à garantir la lecture dans 100 ans. (Beauviala n'en est pas moins l'un des innovateurs actuels à la fine pointe de la dite révolution numérique.)

Christian Lubin des laboratoires Éclair, dans une intervention aussi précise que passionnante, a tenté de répondre à la question, l'assortissant au passage d'une autre interrogation angoissante : restera-t-il des fabricants de pellicule une fois que le numérique aura conquis sa place dominante (ce qui ne devrait pas tarder) ? La question reste ouverte et Kodak jure, année après année, même après les déboires récents de l'usine de Rochester, qu'il va toujours continuer à fabriquer de la pellicule. En attendant, Christian Lubin, une fois admise la disparition de la technique actuelle, conçoit l'avenir des laboratoires en fonction de quatre

tâches principales, toutes liées à la sauvegarde du patrimoine film : a) des activités d'inventaire (identification, entreposage, etc.) ; b) la conservation et la sauvegarde des œuvres ; c) la numérisation permettant l'accès aux images ; d) la restauration numérique – 200 films devant être ainsi restaurés chez Éclair en 2012.

ET LES CINÉMATHÈQUES... ?

Premier objectif de ce colloque, les cinémathèques (leur avenir et leur public) ont été un peu oubliées dans un débat dont les enjeux sont demeurés souvent mystérieux. Les questions soulevées par Alexander Horvath, directeur de l'Österreichisches Filmmuseum de Vienne, pragmatique autant qu'optimiste dans sa façon d'aborder le débat, étaient pourtant très pertinentes : le film n'est pas un



Les enfants du paradis (1945) vient d'être numérisé par les laboratoires Éclair.

objet, c'est une « performance » ; c'est l'espace écran de la salle de la cinémathèque qui est le vrai musée du cinéma... Ces questions, qui auraient dû se retrouver lors de la table ronde finale dont l'intitulé était « Cinémathèques et cinéphilies de demain », se sont malheureusement diluées dans quelques échanges anecdotiques (découverte du cinéma à la télé ou sur ordinateur, non-respect de l'œuvre, rapports fétichistes au support, etc.) assez légers où seules survivaient les interventions d'Alexander Horvath. Peut-être faut-il interpréter cette fin un peu courte comme une invitation faite à la Fédération internationale des archives du film (FIAF) de poursuivre l'exercice, qui revêt assurément un caractère d'urgence pour l'ensemble de ses membres... 

1. La Cinémathèque française a déjà annoncé la publication des actes du colloque de 2011.
2. Sur ce sujet, on lira avec profit les propos très convaincants de Caroline Champetier (« Le numérique, à marche forcée ») dans le numéro de juillet-août 2011 des *Cahiers du cinéma*.